

## 1. L'arrestation

Elle se situe peut-être entre le pancréas et le foie. C'est une alarme organique qui doit remonter à la nuit des temps, une glande secrète enfouie entre les chairs au fil des siècles de sélection naturelle, planquée dans les tripes, loin de la raison, et qui se met à vibrer quand quelque chose ne tourne pas rond, quand, avant les yeux, le nez et les oreilles, le ventre se rebiffe et dit : « Non ! »

Je regarde ma montre toutes les cinq minutes. Nous allons rater notre vol. Je le sais, sans identifier pourquoi. Nous attendons depuis deux heures à la frontière entre l'Ukraine et la Moldavie. La pluie roule sur le pare-brise. Marie, la photographe, est assise à côté de moi, à l'arrière du taxi. Nous rentrons de mission. Tôt ce matin, avec Artem, nous avons roulé depuis Kiev jusqu'à

## L'ART DU RICOCHET

Odessa, puis jusqu'à la frontière, et nous l'avons abandonné pour finir le voyage avec Ivan, le chauffeur chargé de nous ramener à l'aéroport de Chisinau.

Paris me manque. J'en ai marre de partir. J'en ai ras le bol d'inquiéter tout le monde, mes parents, mes filles, ma compagne. La douane ne nous a pas rendu nos passeports. Pour tromper l'attente, je sors de la voiture fumer une cigarette sous l'averse. La pluie est sale. Le ciel est jaune. Un soldat moldave m'avise en russe. Je comprends qu'il m'engueule. Je maugrée et j'écrase mon mégot avant de claquer la porte de la voiture. Marie passe le temps en se mirant sur son téléphone portable. J'ai perdu le mien pendant le reportage. Il gît quelque part dans le fond vaseux d'une rivière ukrainienne. Dans mille ans, des historiens tomberont peut-être sur cet artefact de notre civilisation, ils le sortiront de sa gangue de boue et le feront de nouveau fonctionner. Mon téléphone portable sera la pierre de Rosette qui permettra aux extraterrestres colonisateurs de l'an 3000 de comprendre nos sociétés du début de deuxième millénaire. Ils tomberont sur mes stories débiles postées sur Instagram et comprendront mieux comment l'être humain a disparu de

## L'ART DU RICOCHET

la surface de la terre. C'est l'histoire que je me raconte pour faire le deuil des milliers de photos et de messages que j'ai perdus.

Je me rappelle le dernier SMS reçu avant la disparition du téléphone : il m'avertissait de la mort de Misha, un tireur d'élite ukrainien complètement fou croisé sur le front quelques mois plus tôt. Il faut aussi faire le deuil de ce type-là, un tueur que je trouvais adorable, c'était plus fort que moi, et qui a bouleversé ma vie bien davantage que je ne saurais l'admettre. À cet instant, depuis l'enfer, il manipule sans que je le sache les fils invisibles de cette scène frontalière.

La pluie cesse. Trois soldats viennent frapper à la vitre de la voiture. Parmi eux, celui qui m'a engueulé pour la cigarette. Ils nous demandent de sortir du véhicule et procèdent à la fouille méthodique de nos valises. Nous n'avons rien à cacher. Le soldat qui m'a dans le collimateur depuis tout à l'heure enfile des gants en caoutchouc noir en me jetant un regard mauvais. Il ouvre les sacs où sont rangés les gilets pare-balles, les slips sales, tripote chaque vêtement comme un médecin légiste palpe l'intestin d'un macchabée dans l'espoir de lui trouver des tumeurs. Après la fouille, sans résultat, les uniformes me prennent

à part et m'emmènent dans un claquement de bottes vers une pièce sans fenêtre, au fond d'un bâtiment gris fait de tôles. J'obtempère. Marie refuse de me laisser partir seul. Elle suit le petit groupe en posant des questions, en essayant de comprendre. Je lui en sais gré. C'est inutile. Les militaires la laissent faire ; ils ne répondent rien. Vraiment, je ne sais pas ce qu'ils me reprochent. Je suis en règle. Je crois être en règle. Parfois j'oublie des choses, mais qu'ai-je bien pu omettre pour me retrouver dans cette situation, je l'ignore. Le soldat a ôté ses gants noirs. Il a un corps sec surmonté d'une tête très symétrique, un visage émacié de sportif, un teint de coureur de fond, de cycliste sans masse grasse, que du nerf, des os, du muscle. S'il n'était pas un humain, il serait un lézard, un animal à sang froid, ou bien un poulet de batterie au cou déplumé. Il me tend une feuille où sont écrites des informations en anglais. J'y apprends que j'ai le droit de garder le silence et de prendre un avocat. Je ris nerveusement. Marie me demande si j'ai un passif avec l'État moldave, un solde quelconque à régler, je réponds par la négative, sûr de moi. On attend sous bonne garde.

## L'ART DU RICOCHET

Nous patientons deux heures, enfermés dans cette salle aux murs décorés de posters datant de l'ère soviétique, dont l'un attire mon attention : des visages de toutes les formes y sont consignés dans une sorte de nomenclature des gueules humaines afin d'aider les douaniers à définir l'origine des gens qu'ils recherchent, qu'ils arrêtent. Russes, Ukrainiens, Tatars, Juifs, Arméniens, Tadjiks, les principales nationalités soviétiques sont représentées. Je me reconnais dans les traits d'un Biélorusse mal embouché. Soudain, enfin, deux types en civil font irruption dans la pièce sans fenêtre. Ce sont des policiers venus directement me chercher depuis Chisinau. Quel crime ai-je commis qui vaille la mobilisation de deux policiers pour me cueillir à deux heures de route de la capitale ? Quatre allers-retours. Les flics se ressemblent. Cheveux coupés en brosse tous les deux, l'un blond, l'autre brun, rasés de frais, sous le T-shirt, des muscles saillants taillés à la salle de gym, flingues à la ceinture, Starsky et Hutch dans une version testostéronée, protéinée. Ils me font penser à un couple de rottweilers. Je ne sais pas pourquoi je vois des animaux partout autour de moi. Ils m'embarquent.

## L'ART DU RICOCHET

Marie se débat à ma place, elle leur pose les questions que je ne pose pas. Ils ne lui répondent pas. Je me laisse faire. Je suis trop fatigué pour être inquiet. Je suis fatigué de vingt ans de reportage et surtout, vidé par les galères qui se sont accumulées ces deux dernières semaines. Rien ne s'est passé comme prévu. Je regarde la scène, presque extérieure à moi, je prends des notes mentalement, je vois les gros bras tatoués m'enfiler les menottes, m'asseoir avec vigueur sur le siège arrière de la voiture de police. Ils n'ont pas besoin de me forcer, mais je sens que ma docilité les ennuie, que mon absence de résistance, de questions, ma soumission les déçoivent. Que vont-ils raconter ce soir en rentrant ? Pas d'action, pas d'outrage, pas de rébellion, pas d'aventure, ce Français s'est laissé coffrer sans histoires.

À peine assis dans la voiture, je remarque le visage soudain apaisé du lézard, ce militaire qui m'engueulait tout à l'heure pour une simple cigarette est attristé et j'ai même l'impression qu'il se prend de pitié pour moi. Il a rempli sa mission, certes, il retourne à ses activités sous ce ciel triste, ces champs neurasthéniques alentours, ces baraques métalliques et cet asphalte revenu de tout, mais il devine lui aussi que quelque chose

## L'ART DU RICOCHET

ne tourne pas rond. Je vois Marie, interloquée, me glisser discrètement dans la poche son téléphone portable. « Si la situation se dégrade, dit-elle, envoie-moi un code pour que je prévienne l'ambassade de France, "rouge", tu m'écris juste "rouge". On reste en contact grâce au téléphone d'Ivan. » Les portes claquent. Le gros bras aux cheveux bruns démarre en trombe. Son acolyte allume la sirène de police qui se met à hurler alors que nous fonçons sur les routes de campagne de Moldavie, complètement désertes. Derrière, à l'horizon, Marie, les bras ballants, rétrécit, rétrécit, puis disparaît. Je suis à l'arrière de cette bagnole de flics qui se dirige à toute vitesse vers une destination inconnue, sans doute un commissariat ou une prison, entre les mains de gaillards qui me considèrent comme un gros sac de matière contaminée. Je ne sais pas ce qu'on me reproche, ce que je risque. Par expérience autant que par épuisement, je devine qu'il va falloir me laisser porter par le courant. Glisser, surfer, méditer, patienter, renoncer, rebondir. Le bonheur comme l'infortune sont des états transitoires et le ressac recrache toujours les corps qu'il avait avalés.

## 2. Mathilde

Les plaines moldaves défilent derrière les vitres de la voiture de police. La sirène hurle. Les lascars discutent le bout de gras en roumain. Je ne sais pas quoi faire. Je suis las. La vie est une suite de renoncements. J'ai vieilli, j'ai cinquante-deux ans, j'aime me balader chez Truffaut, je n'ai plus beaucoup de temps et le meilleur est passé. J'ai renoncé à une grande carrière, à des femmes sublimes, à un destin, à la jeunesse. Physiquement, j'ai renoncé aussi. Je suis un peu sourd, je ne peux plus lire sans lunettes. En quatre ans, j'ai perdu deux amis de mort naturelle et trois dents. Sous ma peau se préparent les tragédies de demain, le cancer, l'AVC, le diabète, Alzheimer, les articulations en capilotade, les artères bouchées et toutes sortes de réjouissances communes,

## L'ART DU RICOCHET

calvitie, varices, sénilité, vote à l'extrême droite, odeur de poireau et de pomme de terre qui suinte de votre peau tachetée et qui empuantit votre appartement, cheveux blancs et rares, couronnes, cataracte, opération de la hanche, et puis le regard plein de commisération des jeunes, l'Ehpad où je chanterai en chœur avec les autres pensionnaires aussi amochés que moi « La Bohème » d'Aznavour sous l'œil attendri des infirmières qui changent nos couches entre deux siestes de huit heures, allongé en position fœtale. Et voilà donc, à la frontière entre l'Ukraine et la Moldavie, un nouveau renoncement. Pas un grand. Pas un de ceux qui vous déclassent pour le reste de l'existence. Juste un petit, un renoncement de poche, un renoncement pour s'habituer au goût des débâcles. Pourquoi on m'emmène ? Je n'aurai pas d'explication avant longtemps. C'est comme ça.

Depuis quand, au fait ? J'ai pris assez tôt conscience que la vie n'était pas un poney club, mais quel a été le premier renoncement ? Je ne sais pas pourquoi je me pose cette question-là à cet instant-là, menottes aux poignets, pendant que les deux types rigolent à l'avant de la voiture dans une langue que je ne connais pas, tandis que

## L'ART DU RICOCHET

nous sillonnons un pays que je ne connais pas non plus, en route vers nulle part. Peut-être parce que je viens de passer deux semaines épuisantes en Ukraine et que j'ai besoin de vagabonder, au moins en dedans, j'ai besoin d'aller quelque part loin de là où je me trouve. Je suis persuadé que le passé est un lieu, un espace que l'on peut arpenter à loisir, pour peu qu'on ait l'envie d'y voyager. Moi, j'aime m'y promener, j'aime marcher dans les ruines parce qu'il n'y a plus de mauvaises surprises dans le passé, tout y est déjà joué. C'est comme les langues mortes : elles n'évoluent plus, elles ont atteint une forme de perfection en mourant. On peut les apprendre tout entières sans craindre les nouveautés. J'essaie de me concentrer. De plonger dans les strates les plus profondes de ma mémoire. Il est très difficile de regarder au fond de soi les yeux grands ouverts. Je les ferme. J'essaie d'oublier la sirène qui m'assourdit. Une maison. Je vois une maison. Je suis dans un lit, à l'étage. J'ai deux ans. Je suis malade. Non, non, Kolia, ce n'est pas un renoncement, c'est simplement ton premier souvenir, l'étincelle initiale qui a allumé ta mémoire cognitive. Une nausée dans un lit. Trois cent quatre-vingt mille ans après le big bang, la soupe de particules initiales

## L'ART DU RICOCHET

s'est organisée et la lumière a enfin pu traverser l'espace. De mon côté, après deux années de ténèbres, l'instant où la lumière a jailli du néant est une envie de vomir. Je me concentre davantage. Les policiers moldaves ne s'intéressent pas à moi. Ils conduisent comme des mecs qui n'ont que la force et la vitesse de leur bagnole pour montrer au monde qu'ils sont des hommes. Je fronce les sourcils. Je distingue un tas de terre sur lequel je joue avec un dénommé Pierre. Mon premier copain. Je ne vois pas son visage. Mais je distingue mes mains sales, nos bouches tordues par les rires. C'est la terre qui va aider à construire la maison des voisins. Je vois aussi une allée plantée d'arbres, l'allée qui mène à l'école maternelle de la ville de Pau, je tiens ma mère par la main, encore des souvenirs, les tout premiers. J'ai trois ans. Je me concentre. Je vois les lumières saumonées ou jaunes des tunnels du périphérique parisien qui colorent ma peau dans l'habitacle de la voiture, je regarde mon épiderme, émerveillé par la magie des lueurs qui y dansent. On a déménagé. J'essaie de retrouver dans ma mémoire une goutte de cette légère amertume que laissent dans la bouche l'échec et le renoncement. Je sens enfin quelque chose qui me titille la gorge. Je me vois

dans la cour de la nouvelle école maternelle à Paris. Je suis en moyenne section. Elle a les yeux verts. Elle s'appelle Mathilde. Elle a un parfum de printemps. Je ne peux pas m'empêcher de la suivre des yeux. Je ne sais pas ce qui m'attire irrémédiablement vers elle, sa grâce, son sourire, sa manière de bouger. La nuit, je pense à elle, je rêve de ses beaux yeux verts, de ses cils qui chatouillent mes lèvres et quand s'éteignent les derniers rayons du sommeil, je me lève et je fonce vers elle. Le jour, j'espère désespérément accrocher son regard, créer ce premier contact à partir duquel tout sera possible, un premier baiser, l'amour, le mariage, une maison où nos enfants façonneront à leur tour leurs premiers souvenirs, mais rien ne vient, rien ne viendra jamais. À chaque récréation, elle m'ignore, elle ne cherche même pas à m'attirer dans ses rets par un ingénieux subterfuge, non, elle m'ignore parce que, pour elle, je n'existe pas, je ne suis qu'une silhouette, un décor, je me souviens très bien de cette froide sensation qui me glace l'échine quand je m'en rends compte, puis qui me remonte dans la poitrine pour y creuser un trou de givre. Mathilde n'a d'yeux que pour un gros débile qui joue au football à chaque récréation. Gilles.

J'ai quatre ans et je ne comprends pas qu'on puisse me préférer cet imbécile dont une morve obstrue toujours le cornet de son nez. Comment peut-elle ignorer mon regard sombre, espiègle et désespéré ? Je ne comprends pas que Mathilde ne devine pas que je suis l'homme de sa vie, qu'elle ne soit pas touchée par mon altier port de tête, mon humour irrésistible, ma douceur, mes boucles blondes, qu'elle ne soit pas frappée par l'évidence. Je ne comprends pas et presque cinquante ans plus tard, dans la voiture de police moldave, je n'ai toujours pas compris pourquoi le monde, les choses, les gens nous échappent. Mathilde. Voilà mon tout premier grand renoncement. La première fois que j'ai compris que l'existence n'était pas un buffet à volonté. La première fois aussi que j'ai compris que des choses en apparence belles et douces pouvaient blesser, qu'un parfum de printemps pouvait creuser des trous gelés et causer des douleurs impossibles à partager. La première fois, enfin, que j'ai saisi cette évidence : je ne suis pas un guerrier et je ne me battraï jamais pour exister. Je mettrai des années à m'en remettre. Onze ans pour Mathilde, une vie pour ma lâcheté. Plus aucune fille ne trouvera grâce à mes yeux avant le lycée. Et plus

## L'ART DU RICOCHET

tard, je ferai toujours preuve d'une grande prudence avec elles. Je regarde les deux abrutis qui conduisent comme des branques. Je me dis qu'au moins, avec ces grands couillons, je ne risque pas de peine de cœur. Je ne risque pas d'aimer.